

Dans le temps ! Quand j'étais jeune...

Jo ROLL



Mes premiers souvenirs remontent à fin 1944 début 1945. Né le 14 février 1939, j'avais six ans en février 1945. Le 17 mars

1945, j'étais à la fenêtre avec mes parents pour voir débouler par la rue d'Oberbronn des engins américains, nos libérateurs. C'était la deuxième libération de Reichshoffen. Entre la première libération du 10 décembre 1944 et la deuxième du 17 mars 1945, la période était assez trouble. Quand il y avait des tirs d'artillerie, on se réfugiait dans les caves ; nos voisins venaient très souvent dans notre cave en cas d'alerte¹. Devant chaque soupirail, à l'extérieur, la protection était assurée par des sacs de sable. En cas



bombardement de la zone de tir, même la nuit. C'est d'ailleurs lors du bombardement du 20 octobre 1944 que Madame Oberfeld fut tuée. Elle habitait la rue des Acacias à 100 mètres de la voie ferrée.

Les soldats américains qui stationnaient ici mangeaient du pain blanc qui faisait envie. Un moment en 1947 les boulangers nous ont vendu du pain jaune² ! Mon père s'était débrouillé pour avoir de la farine chez un paysan et, pour la récré du matin à l'école, ma mère m'avait fait un casse-croûte avec du pain bien blanc. J'ai dû me cacher pour le manger car j'étais entouré de copains avides qui n'avaient que du pain jaune. Je n'étais vraiment pas à l'aise. Mais après, moi aussi, j'ai dû manger de ce pain au maïs.

Quant aux Noëls d'autrefois, j'évoquerai d'abord le premier Noël après la Libération. J'avais six ans, je m'en souviens très bien et je pense que mes parents étaient tout contents de fêter ce Noël de 1945. Ma mère avait fait des corbeilles



pleines de dix-sept sortes de *bredele* ; encore fallait-il trouver de la farine ! On attendait le passage du père Noël et surtout du *Christkindel* qui récompensaient toujours les enfants sages. Le sapin était tout illuminé, mais avec de vraies bougies... les guirlandes électriques n'existaient pas encore. Comme toute soirée de Noël qui se respecte, il y avait le moment des cadeaux... mais,



Rue Koenig après les bombardements du 16 mars 1945
Notez que l'église est intacte

croyez-moi, on était loin de ce que nous vivons actuellement... De cette profusion de cadeaux de toute sorte dans les supermarchés.

Ce soir-là, mon père avait placé sous le sapin une petite remorque qu'il avait bricolée lui-même, quelques planchettes et 4 belles roues qu'un copain lui avait tournées. Hélas, pour peindre tout cela, il s'y était pris un peu tard et, ce soir de Noël 45, j'avais les mains pleines de peinture bleue, j'étais malheureux si bien que pour les Noëls suivants, j'avais trouvé la solution : je ferai mes jouets moi-même. C'était d'ailleurs la coutume à cette époque, nous les garçons, pour s'occuper, il fallait être bricoleur.

... Et la providence nous a permis de connaître Philomène... C'était une femme qui tenait un magasin minuscule, trois mètres sur trois ! près de l'église, rue de la Fontaine. On y cherchait tout pour l'école : les cahiers, gommes, crayons... Mais elle avait également des plans pour construire des jouets en contre-plaqué.

Mes premières maquettes ! Ce fut une crèche, bien vite suivie de ce très beau chalet suisse fait à l'aide d'un Schnitzelbogen (scie à découper). Mon père s'était débrouillé pour me fournir du contre-plaqué car, à cette époque d'après-guerre, il n'y avait presque rien.



¹ Témoignage de Jo Roll – Annuaire de la société d'histoire et d'archéologie de Reichshoffen et environs n°25 de mars 2005.

² En 1947 une erreur de commande du gouvernement français aux USA a fait arriver deux cargos de maïs en France. L'Etat a obligé les boulangers à utiliser la farine de maïs !



La maison de Philomène en 2015



Jouets fabriqués chez De Dietrich dans l'atelier tôlerie

A l'usine De Dietrich, pour occuper les ouvriers durant l'annexion en 1943, on fabriquait toutes sortes de jouets dans l'atelier de tôlerie, sous la direction de Charles Hirly : des petits camions, des canons, des puits, des mobiles, des personnages animés... et des petites cuisinières ou des berceaux pour les filles. C'était du costaud et si un camion vous tombait sur le pied, à cet âge là, vous étiez invalide à vie !

Des souvenirs tels qu'ils me viennent

Durant cette période 45/46, il traînait un peu partout des « jouets fort dangereux » pour nous les enfants. Un jour j'ai trouvé un de ces jouets : un bel obus à ailettes et c'est Mr Schmalz l'appariteur qui, ce matin là en faisant sa tournée, m'a sauvé la vie et la sienne.³

L'école élémentaire du centre ville, actuellement « François Grussenmeyer »



De 1945 à 1949, j'avais entre 6 ans et 10 ans et j'allais à l'école élémentaire, actuellement François Grussenmeyer. J'évoque la journée-type de l'écolier en hiver. Le matin au réveil, il fallait d'abord faire du feu. Il n'y avait alors pas de chauffage central ou au sol, seulement un poêle à bois. Il faisait froid partout, et pas question de chauffer les chambres à coucher ; en outre il y avait un risque pour la santé avec d'éventuelles émanations de monoxyde de carbone. Aux fenêtres, en vitrage tout simple, côté intérieur, de belles mais froides rosaces de glace. Ce n'était pas grave car on dormait sous plusieurs couches de couvertures. Le café,

l'eau chaude ou le lait pour le cacao, on les chauffait sur la cuisinière et il ne fallait pas être pressé.

Puis c'était le départ pour l'école, à pied bien sûr... oui, les temps ont changé ! Avant l'école il fallait d'abord aller à l'église pour la messe de 7h. Sur le chemin de l'église à l'école, on allait chercher un Wekke chez le boulanger *Burckert*. Arrivés à l'école, premier rituel pour rentrer en classe : c'était « tous en colonnes par trois ! » au pied de l'escalier. Entrait la « première colonne », puis c'était au tour de la seconde, et ainsi de suite. Après l'école on rentrait avec des devoirs, mais surtout les soirs du mois de mai (*le mois de Marie*) il fallait aller à l'église, et assister au Rosaire à la grotte de la Vierge Marie, juste à l'entrée du cimetière. Après le Rosaire, on se défoulait par des « chasses-poursuite » dans les ruelles autour de l'église, dans le vieux Reichshoffen. Sur le chemin de l'école que nous faisons quatre fois par jour, il y avait un fossé ouvert de chaque côté de la route où coulait de l'eau ; au départ de la maison, après le passage à niveau et après la maison Kern, chacun d'entre-nous, « les gamins du quartier », y jetait une boîte de cirage vide. Ces boîtes filaient à la vitesse du courant jusqu'à la ferme Meyer, avant le Falkensteinerbach. La première boîte arrivée désignait le gagnant.

Au début du Faubourg de Niederbronn, la Chapelle oratoire St Christophe démolie en juillet 1962



³ Témoignages de la Libération de notre région – annuaire de la société d'histoire et d'archéologie n°25 mars 2005

À l'école primaire, on chauffait les classes avec un grand poêle rond placé au fond de la salle avec du bois bien sec. Il était coupé et fendu par les ouvriers communaux. Pour nous occuper durant les pauses du matin et de l'après-midi, sous la surveillance de nos maîtres, nous les garçons étions obligés de mettre le bois en tas. Il faut dire qu'on aimait ça, car nous faisons de véritables labyrinthes et les jours suivants, pendant que le bois séchait, on pouvait jouer longtemps dans cet immense dédale.

La guerre des boutons !

Nous avons des activités assez saines, pas de télé, pas d'ordinateur ni de tablette, pas de téléphone, on jouait dehors par n'importe quel temps. Nous, c'était la bande de copains du quartier Thiergarten, Walzer, Schwartz, Hausberger, Etienne Stumpf ; on était toujours ensemble. Mais attention, il y avait déjà des clans ; le nôtre s'appelait les « *Isebanlers* » (résidents du quartier de la gare) et dans le vieux Reichshoffen, il y avait les « *Flacklers* » (résidents du vieux Reichshoffen) et si on avait le malheur de nous rencontrer, ça bardait. Nous allions rarement dans le vieux Reichshoffen mais eux faisaient souvent des expéditions dans notre quartier Thiergarten ; ... Et un jour, ils ont mis le feu à notre cabane en roseaux.

On jouait aussi aux Indiens et, pour avoir les belles plumes d'un chef Indien, mon père m'emmenait dans la grande ferme du *Risack* (Brehm) à Niederbronn. Il avait des plumes formidables. Pour l'arc et les flèches, nous avions tout dans le quartier ; mais un jour, une idée saugrenue m'a traversé l'esprit : il me fallait un étui en cuir pour mettre un couteau, normal pour un Indien ! Bien mal m'en a pris car, pour réaliser cet étui en cuir véritable, j'ai dérobé à mon père une sacoche qu'il avait dans sa chambre ; comme elle était vide, j'ai pensé pouvoir l'utiliser... J'ai donc découpé le cuir de la sacoche aux dimensions de mon couteau, mais la suite, je ne l'ai jamais racontée à mes copains, car c'est ce jour-là que j'ai pris la plus grande raclée de toute ma jeunesse ; j'ai fait plusieurs fois le tour de la cuisine sous les coups de mon père furibond, si bien que ma mère avait peur qu'il me tue !

Un jour, mes copains Schwartz eurent le même problème ; à l'insu des parents, ils se procuraient dans

leur cave du lard fumé, des œufs et des pommes de terre. Normal ! à cet âge on avait toujours faim. Autour d'un feu d'Indiens, du lard fumé grillé, un œuf sur le plat dans une casserole pas toujours très propre, des pommes de terre retirées de la braise. Vous n'imaginez pas comme c'était bon !

Nous sommes en 1948 / 49. Inutile de dire qu'à cette époque il n'y avait pratiquement pas de voitures. La rue du général de Gaulle était alors le terrain de jeu des plus grands (13-14 ans). Ils jouaient au Triwer avec une petite balle que le camp adverse devait attraper au vol pour avancer de 5 ou 10 pas. Le même jeu était également pratiqué durant les pauses dans la cour de l'école.

J'avais 9 ans en 48, l'âge de ma première colonie de vacances à St Jean-de-Mont en Vendée. Une véritable expédition : Strasbourg-Paris en plus de 6 heures puis idem pour Paris-la Vendée, et on était loin d'avoir le confort des TGV actuels. Voir pour la première fois la mer pour un Alsacien de l'autre bout de la France était magique et impressionnant. Encore fallait-il arriver jusqu'à la plage ! Pour cela, on traversait une pinède, puis une zone dégagée assez aride avant de rejoindre une dune qui cachait la mer... Arrivés au sommet de la dune nous étions tous ébahis et sans voix devant cette plage immense, cette mer sans fin et silencieuse. Il y avait là une ancienne fortification en béton, vestige du mur de l'Atlantique. Un détail me revient : pour ce premier contact avec ce beau sable fin, nous n'avions pas de jouets, pas de pelles, juste nos mains pour faire des châteaux de sable. Dans un magasin de Saint-Jean de Mont, un jour, j'ai repéré une belle petite pelle mais je n'avais pas d'argent pour l'acheter. Eh oui, les temps ont changé !

Il y avait très peu de téléphones à cette époque et la numérotation ne comportait que trois chiffres. Dans certains villages, le soir, on mangeait souvent à la lueur des bougies ; certes l'électricité existait mais c'était une dépense pour les ménages. Pas de dépenses inutiles, il fallait économiser.

C'était aussi l'époque des premiers réfrigérateurs de marque « Sibir »

Les hivers rigoureux des années 50

La neige tombait souvent en abondance, d'où les parties de luges et surtout de Rodler sur la pente du Dagsberg rue d'Eberbach. A cette époque en hiver, pas de complexe sportif chauffé, mais nous avions déjà notre patinoire, certes elle n'était pas couverte, c'était la Wirmatt. Aujourd'hui, à cet emplacement, il y a du béton, des parkings et des magasins : Intermarché, Norma et Bricomarché. Toute cette zone était inondable et c'était à l'époque notre patinoire et tous les jeudis, jours sans école, il y avait du monde.

Pour le chauffage, on bricolait des poêles à sciure. Pour se procurer la sciure, pas de problème, on s'approvisionnait juste à côté de chez nous, à la scierie *Dubois* aujourd'hui *Sensenbrenner*. On installait ces

Trois « *Isebanlers* » Laurent et Claude Hausberger et Jo Roll au milieu





poêles dans le couloir et, croyez-moi, ils dégageaient une douce et durable chaleur.

C'est à ce moment que De Dietrich commercialisa ses fameux poêles qui utilisaient de l'antracite, des boulets ou des briquettes : les modèles « Prince » et « Président ».

Les poêles à mazout sont sortis au début des années 60.

Dans les cuisines de certaines maisons, la pompe au-dessus de l'évier pompait l'eau d'un puits ; l'eau courante n'existait pas encore dans toutes les maisons.

En 1950, Philomène fut concurrencée par l'arrivée de Wiederkehr, le droguiste. Magasin plus grand, situé près du carrefour central. Notre instituteur Paul Perraut nous envoyait chercher des cahiers de brouillon au papier légèrement jaune, c'était nouveau à cette époque. Pas de *pointe Bic*, on écrivait encore avec des plumes « *Sergent Major* » et de l'encre.



Notre premier baby-foot !

On devait avoir 11 ou 12 ans. A peine avions-nous déjeuné que nous partions beaucoup plus tôt pour l'école car, avant, nous avions rendez-vous au restaurant « A l'Arbre Vert » chez Rickling, juste en face de l'école du Centre.

Dans notre groupe, il y avait déjà des cerveaux ! Pour éviter de mettre à chaque fois une pièce dans la machine, la méthode était toute simple ; encore fallait-il y penser ! Explication : pour la première partie, on mettait une pièce car il fallait pouvoir disposer des 10 balles... Normal ! L'astuce consistait, avant même de commencer la première partie, de mettre dans la cavité de chaque but, un béret. Il suffisait de ramasser les balles sur les deux bérets et la partie reprenait sans mettre de pièces... Rassurez-vous, la patronne a vite découvert notre technique et par la suite, elle voulait toujours faire l'arbitre pour nous avoir à l'œil.

En 1952 / 53, nous étions une dizaine de notre classe à poursuivre notre scolarité au cours complémentaire à l'entrée de Niederbronn à côté de l'ancien Tribunal. Pour faire le trajet – environ 2 km quatre fois par jour – nos parents nous ont procuré des vélos plus ou moins bricolés. A cette



Reichshofen — Restauration Aug. Fleischel.

époque, il n'y avait aucun danger sur la route, il n'y avait pratiquement pas de voitures et chaque jour au retour, à midi et le soir, c'était la course. Le panneau « Reichshofen » était notre ligne d'arrivée. Le sprint commençait déjà en plein virage sur toute la largeur de la route pour désigner le vainqueur au panneau « Reichshofen ». Certes, il y avait quelques chutes mais, pour nos parents, la sécurité ne leur posait aucun souci. Et ça a duré deux années scolaires...

Les débuts de la télévision.

J'avais 14 ans. Ernest Thiersé, électricien chez DD avait aménagé un petit atelier avec une vitrine dans la rue du Général de Gaulle. Sur un meuble à la bonne hauteur, il avait installé une toute nouvelle chose, ça s'appelait une télé. Le soir venu, quand il commençait à faire nuit, il l'allumait et très vite sur le trottoir, le nez collé contre la vitrine, tout le voisinage regardait cette toute nouvelle transmission de l'image par des ondes captées par un "genre de râteau", antenne placée sur le toit. Il n'y avait qu'une seule chaîne en noir et blanc, la deuxième chaîne est apparue en 1964, toujours en noir et blanc. Peu de temps après, Ernest Thiersé ajouta une deuxième vitrine pour y mettre le premier magasin de chaussures de Reichshofen.

Avec Etienne Stumpf et mon premier vélo en 1953



A 14 ans, c'était ma communion solennelle

C'est chez Philomène qu'on trouvait tout l'équipement : missel, rosaire, brassard blanc pour les garçons. C'était un grand jour, les filles portaient une robe blanche et les garçons un costume gris acheté au magasin Hess ou fait sur mesure chez les tailleurs Philipps père et fils.



Le 12 avril 1953

Les communiantes portaient une robe blanche

Comme cadeau j'ai eu mon premier vélo, un Randonneur de marque Selco.



Mon apprentissage

Je suis entré en septembre 1953 au centre d'apprentissage De Dietrich pour trois ans. Mon objectif était de devenir dessinateur comme mon père. Hélas au bout de la première année, le directeur du centre, René Wagner, m'a fait comprendre que je ne serai jamais dessinateur. J'avais en effet des dons exceptionnels pour le travail manuel, et on ferait de moi un ouvrier.

Un ouvrier, c'est un perfectionniste, et cette rigueur m'a beaucoup aidé pour faire les maquettes du futur musée de Reichshoffen.

Devant l'église, la rue du Gal Leclerc dans les années 50, pas de bouchon ! pas de problème de stationnement !



Reichshoffen / Eis.

En 1957, mon permis de conduire !

Il y avait toujours très peu de voitures à Reichshoffen. Mon père avait acheté une traction Citroën, la 11 type "normale", il y avait aussi les types "légères" et la "15". J'ai gardé en souvenir les hivers rigoureux de 1957-1958, les routes étaient souvent enneigées et personne n'osait sortir... sauf moi, avec la traction de mon père qui faisait taxi-ambulance. Les samedis, on me sollicitait souvent pour faire les courses de certains clients reichshoffenois qui ne pouvaient pas sortir, bloqués par la neige. Il n'y avait à cette époque que des petits commerces : Sadal, Coop, diverses épicerie... Pas de problèmes de parking, je pouvais déposer mes « clients » à la porte de chaque magasin.

Les magasins, parlons-en !

Nous sommes dans les années 1957/59. J'ai déjà évoqué le magasin minuscule de Philomène, la laiterie de mon père n'était guère plus grande, 4 mètres sur 4. Aujourd'hui, dans un supermarché, les rayons des journaux, cahiers, fournitures de bureau font facilement deux fois 20m. Les rayons crèmerie-fromages font tout autant. Il est loin le temps où mon père se levait à 6h du matin car le camion en provenance de la laiterie-coopérative de Haguenau arrivait à 7h, sept jours sur sept, et sur le camion, il n'y avait que de grands bidons de 40 litres de lait. Il n'y avait pas encore de bouteilles en verre, ni de briques, pas de yoghourts. Les gens venaient avec leur bidon et demandaient ½, 1 ou 2 litres de lait. De retour à la maison, ils laissaient reposer le lait pour récupérer la crème le lendemain. La première nouveauté, c'était le fromage blanc et, peu de temps après, les yoghourts en verre consignés.



La laiterie de mon père rue de la Fontaine

Je ne veux pas oublier d'évoquer ici le premier épicier qui faisait du porte à porte pour les livraisons à domicile ; il s'appelait *Stirnmann*, un magasin situé rue du Château, proche du château. Avec son chariot à quatre roues et un timon qu'il chargeait de marchandises, il faisait régulièrement le tour de Reichshoffen. A l'époque on utilisait des sacs en papier et beaucoup de produits étaient vendus en vrac. Pas de sacs plastiques qui aujourd'hui polluent les océans. Ces emballages disparaîtront-ils un jour ?

Reichshoffen n'était pas aussi étendue, il n'y avait pas encore tous ces lotissements périphériques sur les collines qui entourent la ville. On faisait les courses à pied ou à vélo

avec des corbeilles. En 1971, ce fut l'ouverture du Supermarché "Migros", et la fin des petits commerces.

En février 1959, le service militaire

J'arrête là mes souvenirs d'enfance mais juste encore deux souvenirs. C'était le début des radios portatives pas encore à transistors, des engins très lourds avec des piles énormes. Pas d'appareils photo numériques. C'est en 1960 en Algérie qu'on a pu acheter nos premiers appareils photo ; ce n'était pas des "réflex", c'était la période des diapos et c'était aussi la sortie des premiers "transistors" grand public, appareils peu encombrants et légers.



En Algérie en 1959/1961, sur la base de Blida à 50 Km d'Alger. Hélicoptère Sykorsky dont j'étais mécano (à gauche sur la photo). Une expérience et des souvenirs inoubliables.



C'est grâce au transistor que la troupe était informée du putsch d'Alger, en avril 1961

Je viens d'évoquer mes souvenirs de jeunesse. Pendant la 2^{ème} guerre mondiale et les 5 ou 6 années qui suivirent, nous manquions de tout. Puis pendant les Trente Glorieuses⁴ notre niveau de vie s'est considérablement amélioré...

Une réflexion me hante :

« Étant jeunes, nous n'avions rien... et aujourd'hui, nous avons presque tout. »

Avec les progrès rapides de la technique et avec l'augmentation des moyens financiers, n'avons-nous pas trop gâté nos enfants ? et que retiendront-ils dans l'avenir ? Ne diront-ils pas

« Étant jeunes, nous avions tout... et aujourd'hui, nous n'avons plus rien ? »

Juin 2016



Une excursion de fin d'année scolaire en juin 1949 avec notre instituteur Paul Perraut. Nous sommes au sommet du château de la Wasenbourg.

J'avais 9 ans en 1948, l'âge de ma première colonie de vacances à St Jean-de-Mont en Vendée...

1^{ère} rangée, le 4^{ème} à partir de la droite en chemise noire



⁴ Les "Trente Glorieuses" furent une révolution porteuse de changements économiques et sociaux majeurs, qui a marqué la France et l'Europe. Après un début difficile, les vingt-huit ans qui séparent la fin de la Seconde Guerre mondiale, en 1945, du choc pétrolier de 1973, se caractérisent par :

- la reconstruction économique,
- le retour vers une situation de plein emploi,
- une croissance forte de la production industrielle,
- une expansion démographique importante en France et en Allemagne de l'Ouest.

Photographies : collection personnelle de l'auteur